

# LE CIRCUIT DES FABLES



***SUD DE L' AISNE***



# LE CIRCUIT DES FABLES

Trélou : *Le Héron*  
Barzy sur Marne : *Le renard et la cigogne*  
Mézy-Moulins : *Le loup et les bergers*  
Connigis : *Le renard et le bouc*  
Saint-Eugène : *Le loup et l'agneau*  
Condé en Brie : *Les animaux malades de la peste*  
La Chapelle-Monthodon : *Le coq et le renard*  
Baulne en Brie : *La laitière et le pot au lait*  
Montigny lès Condé : *Le loup et le chien*  
Pargny la Dhuis : *Le fermier, le chien et le renard*  
Courboin : *Le lion et l'âne chassant*  
Montlevon : *L'âne et le chien*  
Artonges : *Le renard, les mouches et le hérisson*  
Fontenelle en Brie : *Le coche et la mouche*  
Rozoy-Bellevalle : *Le lièvre et la tortue*  
Marchais en Brie : *Le lion, le loup et le renard*  
La Celle sous Montmirail : *Le lion malade et le renard*

**Réalisation : Henri Gandon**



## LE HERON

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,  
Le héron au long bec emmanché d'un long cou:  
Il côtoyait une rivière.  
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;  
Ma commère la carpe y faisait mille tours,  
Avec le brochet son compère.  
Le héron en eût fait aisément son profit:  
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à  
prendre.  
Mais il crut mieux faire d'attendre  
Qu'il eût un peu plus d'appétit:  
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.  
Après quelques moments, l'appétit vint: l'oiseau,  
S'approchant du bord, vit sur l'eau  
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.  
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,  
Et montrait un goût dédaigneux,



**TRELOU SUR MARNE**  
au lavoir, rue Kennedy  
**Madeleine COCTEAU**  
céramiste à Trélou sur Marne

Comme le rat du bon Horace.

«Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse  
Une si pauvre chère? Et pour qui me prend-on?»  
La tanche rebutée, il trouva du goujon.  
«Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!  
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!»  
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon  
Qu'il ne vit plus aucun poisson.  
La faim le prit: il fut tout heureux et tout aise  
De rencontrer un limaçon.  
Ne soyons pas si difficiles:  
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;  
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.  
Gardez-vous de rien dédaigner,  
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.  
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons  
Que je parle; écoutez, humains, un autre conte:  
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.





## LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compère le Renard se mit un jour en frais,  
Et retint à dîner commère la Cigogne.  
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts:  
Le galand, pour toute besogne,  
Avait un brouet clair (il vivait chichement).  
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:  
La cigogne au long bec n'en put attraper miette,  
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.  
Pour se venger de cette tromperie,  
A quelque temps de là, la cigogne le prie.  
"Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis,  
Je ne fais point cérémonie."  
A l'heure dite, il courut au logis  
De la cigogne son hôtesse,  
Loua très fort sa politesse,  
Trouva le dîner cuit à point.



Bon appétit surtout, renards n'en manquent point.  
Il se réjouissait à l'odeur de la viande  
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.  
On servit, pour l'embarrasser,  
En un vase à long col et d'étroite embouchure.  
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer,  
Mais le museau du sire était d'autre mesure.  
Il lui fallut à jeun retourner au logis,  
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,  
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :  
Attendez-vous à la pareille.



BARZY SUR MARNE à Marcilly  
Jean ESTAQUE  
Sculpteur plasticien à Savennes (23)



## LE LOUP ET LES BERGERS

Un loup rempli d'humanité  
(S'il en est de tels dans le monde)  
Fit un jour sur sa cruauté,  
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,  
Une réflexion profonde.  
" Je suis haï, dit-il ; et de qui ? de chacun.  
Le loup est l'ennemi commun :  
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa  
perte ;  
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :  
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte,  
On y mit notre tête à prix.  
Il n'est hobereau qui ne fasse  
Contre nous tels bans publier ;  
Il n'est marmot osant crier  
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.  
Le tout pour un âne rogneux,  
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux  
Dont j'aurai passé mon envie.  
Et bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :  
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.



MEZY-MOULINS

Jean ESTAQUE

*Sculpteur-platicien à Savennes-23-*

Est-ce une chose si cruelle ?  
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ? "  
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôl,  
Mangeants un agneau cuit en broche.  
" Oh ! oh ! dit-il, je me reproche  
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens  
S'en repaissant eux et leurs chiens ;  
Et moi, loup, j'en ferai scrupule ?  
Non, par tous les dieux ! non ; je serais ridicule :  
Thibaut l'agnelet passera,  
Sans qu'à la broche je le mette ;  
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,  
Et le père qui l'engendra. "  
Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie  
Faire festin de toute proie,  
Manger les animaux ; et nous les réduirons  
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons ?  
Ils n'auront ni croc ni marmite ?  
Bergers, bergers ! le loup n'a tort  
Que quand il n'est pas le plus fort :  
Voulez-vous qu'il vive en ermite ?





## LE RENARD ET LE BOUC

Capitaine Renard allait de compagnie  
Avec son ami Bouc des plus haut encornés.  
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;  
L'autre était passé maître en fait de tromperie.  
La soif les obligea de descendre en un puits.  
Là chacun d'eux se désaltère.  
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,  
Le Renard dit au Bouc : Que ferons-nous, compère ?  
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.  
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi :  
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine  
Je grimperai premièrement ;  
Puis sur tes cornes m'élevant,  
A l'aide de cette machine,  
De ce lieu-ci je sortirai,



CONNIGIS

**Juliette et Jacques DAMVILLE**

*Céramiste à Bosc-Hyons-76-*

Après quoi je t'en tirerai.  
- Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue  
Les gens bien sensés comme toi.  
Je n'aurais jamais, quant à moi,  
Trouvé ce secret, je l'avoue.  
Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,  
Et vous lui fait un beau sermon  
Pour l'exhorter à patience.  
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence  
Autant de jugement que de barbe au menton,  
Tu n'aurais pas, à la légère,  
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors.  
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts :  
Car pour moi, j'ai certaine affaire  
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.  
En toute chose il faut considérer la fin.





## LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure :  
Nous l'allons montrer tout à l'heure.  
Un Agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure.  
Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,  
Et que la faim en ces lieux attirait.  
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
Dit cet animal plein de rage :  
Tu seras châtié de ta témérité.  
- Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté  
Ne se mette pas en colère ;  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que je me vas désaltérant  
Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,  
Et que par conséquent, en aucune façon,  
Je ne puis troubler sa boisson.  
- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,  
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.  
- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?  
Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.  
- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.  
- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens :  
Car vous ne m'épargnez guère,  
Vous, vos bergers, et vos chiens.  
On me l'a dit : il faut que je me venge.  
Là-dessus, au fond des forêts  
Le Loup l'emporte, et puis le mange,  
Sans autre forme de procès.

**SAINT-EUGENE**  
**Eric JEUNEHOMME**  
*Peintre-céramiste*  
*à Jouy le Chatel -77*





## LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,  
Mal que le Ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes de la terre,  
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)  
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,  
Faisait aux animaux la guerre.  
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :  
On n'en voyait point d'occupés  
A chercher le soutien d'une mourante vie ;  
Nul mets n'excitait leur envie ;  
Ni Loups ni Renards n'épiaient  
La douce et l'innocente proie.  
Les Tourterelles se fuyaient :  
Plus d'amour, partant plus de joie.  
Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,  
Je crois que le Ciel a permis  
Pour nos péchés cette infortune ;  
Que le plus coupable de nous  
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,  
Peut-être il obtiendra la guérison commune.  
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents  
On fait de pareils dévouements :  
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence  
L'état de notre conscience.  
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons  
J'ai dévoré force moutons.  
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :  
Même il m'est arrivé quelquefois de manger  
Le Berger.  
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense  
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :  
Car on doit souhaiter selon toute justice



Que le plus coupable périsse.  
- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;  
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;  
Et bien, manger moutons, canaille, sottise espèce,  
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes Seigneur  
En les croquant beaucoup d'honneur.  
Et quant au Berger l'on peut dire  
Qu'il était digne de tous maux,  
Etant de ces gens-là qui sur les animaux  
Se font un chimérique empire.  
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.  
On n'osa trop approfondir  
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,  
Les moins pardonnables offenses.  
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,  
Au dire de chacun, étaient de petits saints.  
L'Ane vint à son tour et dit : J'ai souvenance  
Qu'en un pré de Moines passant,  
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense  
Quelque diable aussi me poussant,  
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.  
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.  
A ces mots on cria haro sur le baudet.  
Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue  
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,  
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.  
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.  
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !  
Rien que la mort n'était capable  
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.  
Selon que vous serez puissant ou misérable,  
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

### CONDE EN BRIE

**Juliette et Jacques DAMVILLE**

*Céramiste à Bosc-Hyons-76-*





## LE COQ ET LE RENARD

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle  
Un vieux Coq adroit et matois.  
"Frère, dit un Renard, adoucissant sa voix,  
Nous ne sommes plus en querelle :  
Paix générale cette fois.  
Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse.  
Ne me retarde point, de grâce ;  
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.  
Les tiens et toi pouvez vaquer  
Sans nulle crainte à vos affaires ;  
Nous vous y servirons en frères.  
Faites-en les feux dès ce soir.  
Et cependant viens recevoir  
Le baiser d'amour fraternelle.  
- Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais



Apprendre une plus douce et meilleur nouvelle  
Que celle de cette paix ;  
Et ce m'est une double joie  
De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,  
Qui, je m'assure, sont courriers  
Que pour ce sujet on envoie.  
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.  
Je descends ; nous pourrons nous entre-baiser tous.  
-Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire :  
Nous nous réjouissons du succès de l'affaire  
Une autre fois. Le galand aussitôt  
Tire ses grègues, gagne au haut,  
mal content de son stratagème ;  
Et notre vieux Coq en soi-même  
Se mit à rire de sa peur ;  
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.



LA CHAPELLE-MONTHODON

**Bernard VIE**

*Sculpteur à Gratentour-31*



## LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrette sur sa tête ayant un Pot au lait  
Bien posé sur un coussinet,  
Prétendait arriver sans encombre à la ville.  
Légère et court vêtue elle allait à grands pas ;  
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,  
Cotillon simple, et souliers plats.  
Notre laitière ainsi trousseée  
Comptait déjà dans sa pensée  
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,  
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée ;  
La chose allait à bien par son soin diligent.  
Il m'est, disait-elle, facile,  
D'élever des poulets autour de ma maison ;  
Le Renard sera bien habile,  
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.  
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;  
Il était quand je l'eus de grosseur raisonnable ;  
J'aurai le revendant de l'argent bel et bon.  
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,  
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,  
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?

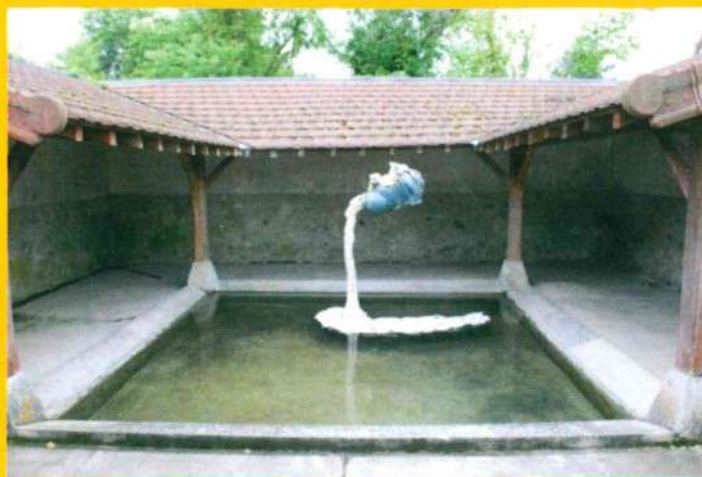


BAULNE EN BRIE

**Juliette et Jacques DAMVILLE**

*Céramiste à Bosc-Hyons-76-*

Perrette là-dessus saute aussi, transportée.  
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée ;  
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri  
Sa fortune ainsi répandue,  
Va s'excuser à son mari  
En grand danger d'être battue.  
Le récit en farce en fut fait ;  
On l'appela le Pot au lait.  
Quel esprit ne bat la campagne ?  
Qui ne fait châteaux en Espagne ?  
Picrochole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,  
Autant les sages que les fous ?  
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux :  
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;  
Tout le bien du monde est à nous,  
Tous les honneurs, toutes les femmes.  
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;  
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi ;  
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;  
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant ;  
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ;  
Je suis gros Jean comme devant.





## LE LOUP ET LE CHIEN

Un Loup n'avait que les os et la peau,  
Tant les chiens faisaient bonne garde.  
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,  
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.  
L'attaquer, le mettre en quartiers,  
Sire Loup l'eût fait volontiers ;  
Mais il fallait livrer bataille,  
Et le Mâtin était de taille  
A se défendre hardiment.  
Le Loup donc l'aborde humblement,  
Entre en propos, et lui fait compliment  
Sur son embonpoint, qu'il admire.  
" Il ne tiendra qu'à vous beau sire,  
D'être aussi gras que moi, lui répartit le Chien.  
Quittez les bois, vous ferez bien :  
Vos pareils y sont misérables,  
Cancres, haïres, et pauvres diables,  
Dont la condition est de mourir de faim.  
Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée :  
Tout à la pointe de l'épée.  
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. "  
Le Loup reprit : "Que me faudra-t-il faire ?

- Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens  
Portants bâtons, et mendians ;  
Flatter ceux du logis, à son Maître complaire :  
Moyennant quoi votre salaire  
Sera force reliefs de toutes les façons :  
Os de poulets, os de pigeons,  
Sans parler de mainte caresse. "  
Le Loup déjà se forge une félicité  
Qui le fait pleurer de tendresse.  
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.  
" Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi ? rien ? -  
Peu de chose.  
- Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché  
De ce que vous voyez est peut-être la cause.  
- Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas  
Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu'importe ?  
- Il importe si bien, que de tous vos repas  
Je ne veux en aucune sorte,  
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. "  
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.



### MONTIGNY LES CONDES

**Jacques-Victor ANDRE**  
Sculpteur à Caillouel -02-





## LE FERMIER, LE CHIEN, ET LE RENARD

Le Loup et le Renard sont d'étranges voisins :  
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.  
Ce dernier guettait à toute heure  
Les poules d'un Fermier ; et quoique des plus fins,  
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.  
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,  
N'étaient pas au compère un embarras léger.  
Hé quoi ! dit-il, cette canaille  
Se moque impunément de moi ?  
Je vais, je viens, je me travaille,  
J'imagine cent tours ; le rustre, en paix chez soi,  
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie  
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc :  
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,  
Je suis au comble de la joie !  
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé  
Au métier de Renard ? Je jure les puissances  
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.  
Roulant en son cœur ces vengeances,  
Il choisit une nuit libérale en pavots :  
Chacun était plongé dans un profond repos ;  
Le maître du logis, les valets, le chien même,  
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le Fermier,  
Laissant ouvert son poulailler,  
Commit une sottise extrême.  
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,  
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité :  
Les marques de sa cruauté  
Parurent avec l'Aube : on vit un étalage  
De corps sanglants et de carnage.  
Peu s'en fallut que le Soleil  
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.  
Tel, et d'un spectacle pareil,  
Apollon irrité contre le fier Atride  
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit  
L'ost des Grecs, et ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Tel encore autour de sa tente  
Ajax, à l'âme impatiente,  
De moutons et de boucs fit un vaste débris,  
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse  
Et les auteurs de l'injustice  
Par qui l'autre emporta le prix.  
Le Renard autr Ajax aux volailles funeste,  
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.  
Le Maître ne trouva de recours qu'à crier  
Contre ses gens, son chien, c'est l'ordinaire usage.  
Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,  
Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ?  
- Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plus tôt fait :  
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,  
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,  
Voulez-vous que moi chien qui n'ai rien à la chose,  
Sans aucun intérêt je perde le repos ?  
Ce Chien parlait très à propos :  
Son raisonnement pouvait être  
Fort bon dans la bouche d'un Maître ;  
Mais, n'étant que d'un simple chien,  
On trouva qu'il ne valait rien.  
On vous sangla le pauvre drille.  
Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille  
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),  
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.  
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.  
Que si quelque affaire t'importe,  
Ne la fais point par procureur.



PARGNY LA DHIUYS

Gérard DUCOURET

Sculpteur

à Les Hemmes-De Marck- 62-



## LE LION ET L'ÂNE CHASSANT

Le Roi des animaux se mit un jour en tête  
De giboyer. Il célébrait sa fête.  
Le gibier du Lion, ce ne sont pas Moineaux,  
Mais beaux et bons Sangliers, Daims et Cerfs bons et beaux.  
Pour réussir dans cette affaire,  
Il se servit du ministère  
De l'Âne à la voix de stentor.

L'Âne à Messer Lion fit office de Cor.  
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,  
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son  
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.  
Leur troupe n'était pas encore accoutumée  
À la tempête de sa voix ;  
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :  
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois .  
Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable  
Où les attendait le Lion.

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?  
Dit l'Âne, en se donnant tout l'honneur de la chasse.  
Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié :  
Si je ne connaissais ta personne et ta race,  
J'en serais moi-même effrayé.  
L'Âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,  
Encor qu'on le raillât avec juste raison :  
Car qui pourrait souffrir un Âne fanfaron ?  
Ce n'est pas là leur caractère



**COURBOIN**

**Isabelle CAVANNA**

*Céramiste à Nogent sur Marne-94*



## L'ÂNE ET LE CHIEN

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature :  
L'Âne un jour pourtant s'en moqua :  
Et ne sais comme il y manqua ;  
Car il est bonne créature.  
Il allait par pays accompagné du Chien,  
Gravement, sans songer à rien,  
Tous deux suivis d'un commun maître.  
Ce maître s'endormit : l'Âne se mit à paître :  
Il était alors dans un pré,  
Dont l'herbe était fort à son gré.  
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour  
l'heure :  
Il ne faut pas toujours être si délicat ;  
Et faute de servir ce plat  
Rarement un festin demeure.  
Notre Baudet s'en sut enfin  
Passer pour cette fois. Le Chien mourant de faim  
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie ;  
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.  
Point de réponse, mot ; le Roussin d'Arcadie

Craignit qu'en perdant un moment,  
Il ne perdît un coup de dent.  
Il fit longtemps la sourde oreille :  
Enfin il répondit : Ami, je te conseille  
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;  
Car il te donnera sans faute à son réveil,  
Ta portion accoutumée.  
Il ne saurait tarder beaucoup.  
Sur ces entrefaites un Loup  
Sort du bois, et s'en vient ; autre bête affamée.  
L'Âne appelle aussitôt le Chien à son secours.  
Le Chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille  
De fuir, en attendant que ton maître s'éveille ;  
Il ne saurait tarder ; détale vite, et cours.  
Que si ce Loup t'atteint, casse-lui la mâchoire.  
On t'a ferré de neuf ; et si tu me veux croire,  
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours  
Seigneur Loup étrangla le Baudet sans remède.  
Je conclus qu'il faut qu'on s



MONTLEVON

**Juliette et Jacques DAMVILLE**

*Céramiste à Bosc-Hyons-76-*





## LE RENARD LES MOUCHES ET LE HERISSON

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,  
Renard fin, subtil et matois,  
Blessé par des Chasseurs, et tombé dans la fange,  
Autrefois attira ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.  
Il accusait les Dieux, et trouvait fort étrange  
Que le sort à tel point le voulut affliger,  
Et le fit aux mouches manger.  
Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile  
De tous les hôtes des forêts ?  
Depuis quand les Renards sont-ils un si bon mets ?  
Et que me sert ma queue ? Est-ce un poids inutile ?  
Va ! le ciel te confonde, animal importun ;

Que ne vis-tu sur le commun !  
Un hérisson du voisinage,  
Dans mes vers nouveau personnage,  
Voulut le délivrer de l'importunité

Du peuple plein d'avidité :  
Je les vais de mes dards enfile par centaines,  
Voisin Renard, dit-il, et terminer tes peines.  
Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas :  
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.  
Ces animaux sont soûls; une troupe nouvelle  
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :  
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.



ARTONGES



## LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,  
Et de tous les côtés au soleil exposé,  
Six forts chevaux tiraient un coche.  
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.  
L'attelage suait, soufflait, était rendu.  
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,  
Prétend les animer par son bourdonnement,  
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment  
Qu'elle fait aller la machine,  
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.  
Aussitôt que le char chemine,  
Et qu'elle voit les gens marcher,  
Elle s'en attribue uniquement la gloire,  
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit  
Un sergent de bataille allant en chaque endroit  
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.  
La mouche, en ce commun besoin,  
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.  
Le moine disait son bréviaire:  
Il prenait bien son temps! Une femme chantait:  
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!  
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,  
Et fait cent sottises pareilles.  
Après bien du travail, le coche arrive au haut:  
«Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt:  
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.  
Cà, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.»

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,  
S'introduisent dans les affaires:  
Ils font partout les nécessaires,  
Et, partout importuns, devraient être chassés.

## FONTENELLE EN BRIE

**Patrick CHAUVIN**

*Plasticien à Ivry sur Seine*





## LE LIEVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.  
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.  
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point  
Sitôt que moi ce but. - Sitôt ? Etes-vous sage ?  
Repartit l'animal léger.  
Ma commère, il vous faut purger  
Avec quatre grains d'ellébore.  
- Sage ou non, je parie encore.  
Ainsi fut fait : et de tous deux  
On mit près du but les enjeux :  
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,  
Ni de quel juge l'on convint.  
Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire ;  
J'entends de ceux qu'il fait lorsque prêt d'être atteint  
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux Calendes,  
Et leur fait arpenter les landes.  
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,  
Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la Tortue  
Aller son train de Sénateur.  
Elle part, elle s'évertue ;  
Elle se hâte avec lenteur.  
Lui cependant méprise une telle victoire,  
Tient la gageure à peu de gloire,  
Croit qu'il y va de son honneur  
De partir tard. Il broute, il se repose,  
Il s'amuse à toute autre chose  
Qu'à la gageure. A la fin quand il vit  
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,  
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit  
Furent vains : la Tortue arriva la première.  
Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?  
De quoi vous sert votre vitesse ?  
Moi, l'emporter ! et que serait-ce  
Si vous portiez une maison ?



ROZOY-BELLEVILLE  
**Roger MORETON**  
Graphiste à Château-Thierry



## LE LION, LE LOUP ET LE RENARD

Un Lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,  
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse :  
Alléguer l'impossible aux Rois, c'est un abus.  
Celui-ci parmi chaque espèce  
Manda des Médecins ; il en est de tous arts :  
Médecins au Lion viennent de toutes parts ;  
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.  
Dans les visites qui sont faites,  
Le Renard se dispense, et se tient clos et coi.  
Le Loup en fait sa cour, daube au coucher du Roi  
Son camarade absent ; le Prince tout à l'heure  
Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,  
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;  
Et, sachant que le Loup lui faisait cette affaire :  
Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère,  
Ne m'ait à mépris imputé  
D'avoir différé cet hommage ;  
Mais j'étais en pèlerinage ;  
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.  
Même j'ai vu dans mon voyage  
Gens experts et savants ; leur ai dit la langueur  
Dont votre Majesté craint à bon droit la suite.

Vous ne manquez que de chaleur :  
Le long âge en vous l'a détruite :  
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau  
Toute chaude et toute fumante ;  
Le secret sans doute en est beau  
Pour la nature défaillante.  
Messire Loup vous servira,  
S'il vous plaît, de robe de chambre.  
Le Roi goûte cet avis-là :  
On écorche, on taille, on démembre  
Messire Loup. Le Monarque en soupa,  
Et de sa peau s'enveloppa ;  
Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire :  
Faites si vous pouvez votre cour sans vous nuire.  
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.  
Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière :  
Vous êtes dans une carrière  
Où l'on ne se pardonne rien.



MARCHAIS EN BRIE

**Jean-Paul BERNARD**

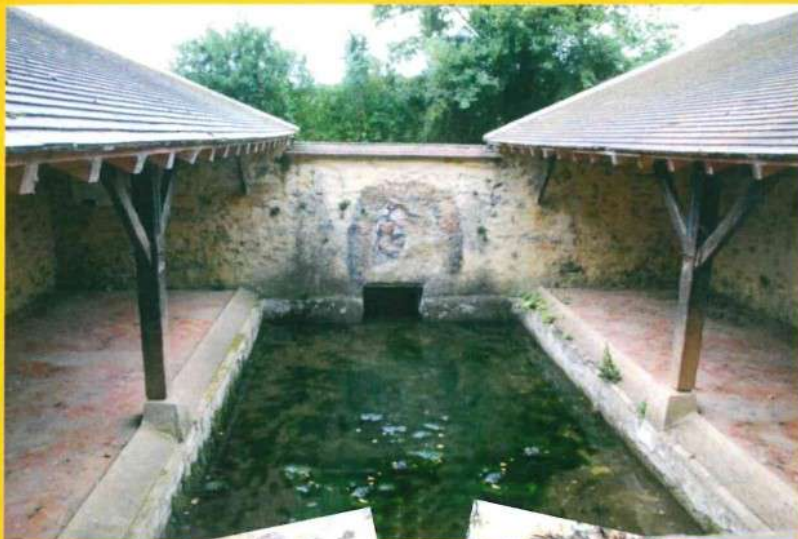
*Décorateur scénographe  
à Marchais en Brie*





## LE LION MALADE ET LE RENARD

De par le roi des animaux,  
Qui dans son antre était malade,  
Fut fait savoir à ses vassaux  
Que chaque espèce en ambassade  
Envoyât gens le visiter,  
Sous promesse de bien traiter  
Les députés, eux et leur suite,  
Foi de lion, très bien écrite,  
Bon passeport contre la dent,  
Contre la griffe tout autant.  
L'édit du prince s'exécute :  
De chaque espèce on lui députe.  
Les renards gardant la maison,  
Un d'eux en dit cette raison :  
«Les pas empreints sur la poussière  
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur  
cour,  
Tous, sans exception, regardent sa tanière;  
Pas un ne marque de retour :  
Cela nous met en méfiance.  
Que Sa Majesté nous dispense :  
Grand merci de son passeport,  
Je le crois bon; mais dans cet antre  
Je vois fort bien comme l'on entre,  
Et ne vois pas comme on en sort.»



## LA CELLE SOUS MONTMIRAIL

**Jean-Paul BERNARD**  
*Décorateur scénographe  
à Marchais en Brie*





## S'instruire en se promenant !

Il est une manière de découvrir  
L'ex-canton de Condé en Brie :  
c'est de suivre le « *circuit des fables* »  
de Jean de La Fontaine.

17 villages peuvent ainsi être visités.  
Le plus souvent, le lavoir du village a été  
choisi pour être le lieu d'une œuvre  
représentant une fable.

Un itinéraire de Trélou sur Marne  
à La Celle sous Montmirail  
vous fera traverser cette belle région !

Vallées de la Marne,  
du Sarmelin, de la Dhuis,  
vous sont offertes en prime,  
pour le plaisir des yeux,  
et l'enchantement du cœur !

Des points de vue imprenables,  
une vue grandiose sur cette région.  
Le palais pourra aussi être de la fête !

